

(il participe à la revue *Présence africaine* et ne cache pas son anticolonialisme). Avec l'appui d'Éluard, il est accueilli à Prague, où il rencontre le couple Amado et Pablo Neruda, qui l'aidera plus tard à trouver un autre point de chute. René et Edith sont vite dans le collimateur de la police politique, celle qui vient d'arrêter Arthur London et le forcera à avouer ce dont elle l'accuse. Le jeune couple se retrouve à Cuba, pour quelques mois, puis au Chili et au Brésil, où il reste deux ans, avant de revenir en France et de militer aux côtés de Césaire, Senghor, Glissant, Diop, tout en écrivant dans *Esprit*, *Les Lettres françaises*, *Les Lettres nouvelles*... Une éclaircie semble se manifester à Haïti, il y revient, mais Duvalier s'avère un dictateur, aussi doit-il à nouveau s'enfuir. Il va à Cuba en pleine révolution, comme invité d'Ernesto Che Guevara. Comme il parle espagnol, il peut contribuer à la révolution en étant journaliste à la radio. Il ira en URSS, en Chine, au Vietnam et enregistrera Mao, Zhou Enlai et Hô Chi Minh... Il divorce en 1969, épouse une Cubaine, rencontre Régis Debray, qui deviendra un fidèle ami, et de nombreux romanciers sud-américains. Sa liberté d'esprit ne convient pas au régime et, en 1978, suspecté et mis à l'écart, il part en France où l'attend un poste au secrétariat de l'Unesco. Il publie *Alléluia pour une femme-jardin* en 1982, puis *Hadriana dans tous mes*

rêves en 1988, qui obtient le Renaudot, *Le Métier à métisser* en 1998 et *Rage de vivre. Œuvres poétiques complètes* en 2007. Un long dernier chapitre s'attarde sur les personnalités marquantes de son itinéraire d'intellectuel « engagé » et d'écrivain : Price-Mars, Jacques Roumain, Jacques Stephen Alexis, Pierre Mabilie, André Breton, Alfred Métraux, Michel Leiris, Louis Aragon, Jorge Luis Borges, Jean-Paul Sartre, Alioune Diop et Aimé Césaire. On croirait un conte de fée : être lié à ces écrivains haïtiens, à ces poètes sans frontière, à ces créateurs exceptionnels, n'est-ce pas une incroyable chance ? C'est peut-être oublier les douleurs de l'exil, les souffrances des injustices et malentendus, les déceptions de la vie et autres désillusions politiques ? Reste la « tendresse », mot plutôt rare de nos jours, qui revient plus d'une fois sous sa plume, pour notre grand plaisir.

Thierry Paquot

Penser la foi chrétienne après René Girard

Bernard Perret

Ad Solem, 2018, 330 p., 19,90 €

Cet essai est au sens propre une œuvre salutaire. De quoi nous sauve-t-elle ? De ce que nous pourrions appeler la pensée bourgeoise, à la fois installée et sans fondement, jamais radicale.

Dévoilant les raisons de la réception difficile de René Girard en France, et aussi de l'appréciation mitigée portée par Girard sur son propre pays, l'auteur rappelle d'abord sa leçon essentielle : il n'est d'art que religieux, c'est-à-dire radical, se portant auprès des sources, enjoignant à l'artiste de déchirer le tissu d'illusions qui constituait son existence personnelle avant le grand dévoilement, à proprement parler « *apocalyptique* », à partir duquel il assumera sa mission sacrée. Quelles que soient ses proclamations d'inclinaison ou de rejet à l'égard d'une religion ou de toutes, un artiste ne devient tel qu'après ce qu'il faut bien appeler un baptême. De là, il s'interdit les façons ornementales et toute autre forme de dissimulation, dont le but caché est de nous soustraire à la possibilité d'éprouver intimement la vérité prophétique de tout art authentique : voir ce qui est, et nous-mêmes d'abord, dans sa réalité nue. Mais en quoi Girard n'est-il pas un penseur bourgeois ? Soumis à l'épreuve d'un combat contre soi après qu'il a renoncé à celui, illusoire (mais conforme aux attaches sartriennes de son jeune temps), contre tel ou tel, Girard ne cesse de poser et de se poser la question de l'origine. Comment la pensée « chic », des années 1970 à nos jours, lui accorderait-elle la moindre considération, alors qu'elle est toujours surdéterminée par la récu-

sation de l'idée d'origine (Derrida) et la dénégation de l'idée de vérité (Foucault) ? Ce n'est qu'à ce prix – celui de l'origine – que le penseur ou l'artiste peuvent prendre part à la production de quelque vérité. Cette épreuve actualise le concept crucial de la pensée girardienne : le sacrifice des autres, comme exutoire de la violence sociale, périmé par le sacrifice du Christ, par celui de l'artiste ou du penseur convertis. Il ne s'agit pas ici d'une conversion qui épouserait un dogme mais, Bernard Perret y insiste, d'une conversion qui consent à endurer la brûlure du « *feu sacré* » de l'origine et/ou de la vérité. Ces principes posés, l'auteur analyse la théologie du salut, puis examine quel salut individuel est possible dans le cadre d'une anthropologie qui, après Girard, ne saurait être que « *mimétique* ». Il chemine ensuite avec James Alison, théologien anglais, dans un dialogue profond et émouvant à propos notamment du péché et du pardon, avant de s'affronter à nouveaux frais à la question du bien et du mal. Dans les cinquante dernières pages, creusant jusqu'aux fondements le sens de ce qu'il est convenu d'appeler le sacré, l'auteur nous tend fraternellement la main. Mais quand l'auteur pose la question de la possibilité d'une religion non idolâtre et non sacrificielle, comment ne pas entendre les cris de fureur et de terreur ? Et comment ne pas ressentir

que ces cris pourraient prendre fin si nous nous laissions submerger par ce que l'auteur appelle si justement le « don de la Présence » ?

Thierry Berlanda

Introduction à la pensée de Karl Marx

Denis Collin

Seuil, 2018, 256 p., 14 €

Cette introduction à la pensée de Karl Marx répond à deux exigences : d'une part, relire l'œuvre du philosophe allemand à l'aune du contexte politique et philosophique du XIX^e siècle, d'autre part, réfléchir sur ce que peut vouloir dire « être marxiste » au XXI^e siècle. Denis Collin rappelle d'abord la formation juridique du jeune Marx, son intérêt pour la tradition hellénistique, le dialogue avec Hegel ainsi que les débats sur l'antisémitisme présumé de *La Question juive* (1844). Peu à peu, Marx s'éloigne de la philosophie, convaincu de la nécessité d'ancrer son discours dans une pratique révolutionnaire. Ainsi, après son départ en Angleterre, il s'engage dans les combats de son siècle (le mouvement ouvrier, l'Internationale) qui accompagnent et portent les révolutions sociales (1848, 1871...). Denis Collin définit les concepts, examine la pertinence de la critique marxiste de la société et interroge ses réflexions

sur l'histoire et la liberté des individus. Denis Collin soutient l'idée que la pensée de Marx est « travestie, dénaturée, rendue méconnaissable » par le marxisme, même si ce dernier n'est pas homogène. Les marxistes orthodoxes défendent la dialectique, le matérialisme historique et la conquête du pouvoir par les prolétaires. Des hérétiques – parmi lesquels Georges Sorel, la tradition italienne (Gramsci, Della Volpe, Colletti), autrichienne (Bauer, Adler), l'École de Francfort – ou encore les inclassables, notamment Engels, paraissent plus intéressants à l'auteur. Ce dernier conclut : « *Il reste des "élèves de Marx" mais le marxisme est mort.* » Comment alors continuer à défendre le communisme de Marx ? À condition d'accepter une réforme durable aux dépens de la spontanéité révolutionnaire, de renoncer à une théorie marxiste exhaustive et de se concentrer sur les champs économiques et sociaux. On peut alors « *montrer que l'analyse que propose Marx de la dynamique du mode de production capitaliste a été complètement confirmée par l'expérience* » des crises du XXI^e siècle.

Margaux Cassan